

La cabane, figure géopoétique de l'architecture

Jean-Paul Loubes*

Beaucoup de gens dans ce monde habitent des maisons de briques et peuvent ignorer le monde extérieur. Mais mon esprit demeure sous les arbres, à ciel ouvert, reçoit directement les messages que lui apporte le vent, et, du fond de son être, répond à toutes les cadences musicales de la lumière et de l'ombre.

Rabindranath Tagore. *La maison et le monde.*

Tout architecte qui s'est engagé sur les chemins de *la géopoétique*, la



La cabane dans les arbres (Photo JP Loubes)

* École d'Architecture de Bordeaux, Domaine de Raba, 33400 Talence

poésie de la terre, est conduit un jour ou l'autre à s'interroger sur la relation que l'architecture entretient avec le dehors, avec le monde, ses manifestations et ses respirations. Il rencontre alors dans un premier temps une difficulté à formuler la bonne question.

Doit-on se demander, par exemple :

- Qu'est-ce qu'une architecture géopoétique ?

Ou bien trouver plus pertinente la formulation suivante :

- Qu'est-ce qu'une approche géopoétique de l'architecture ?

De nombreux courants qui traversent la pensée contemporaine viennent perturber un tel questionnement au risque de lui apporter quelques réponses sommaires et au goût du jour. On peut entrer dans un tel débat de plusieurs manières.

Prenons comme exemple le courant écologique : qu'est-ce qu'une architecture écologique ? Une architecture écologique est-elle géopoétique parce qu'elle témoigne d'une compréhension des phénomènes extérieurs, d'une prise en compte de quelques interactions simples entre la maison et le dehors, interactions que toutes les architectures populaires connaissaient mais que l'architecture contemporaine avait pu oublier ? (on inventa *l'autonomie* de l'architecture).

Par ailleurs, si la critique architecturale a essentiellement regardé l'architecture du point de vue de ses créateurs, des théories dont ils se réclamaient, replaçant chaque œuvre étudiée dans l'histoire des objets architecturaux ou dans l'histoire de leurs auteurs, elle a peu opéré en observant, décrivant, analysant les relations de l'objet architectural avec le Monde. Et ce ne sont pas ici les considérations sur l'intégration aux paysages, la protection des sites, qui épuisent cette dimension. Elles la confineront même au seul débat esthétique (esthétique du paysage, paysagisme) qui ne permet pas véritablement d'aborder la dimension géopoétique de l'architecture.

Il nous semble que la *cabane* constitue une figure privilégiée pour une telle exploration.

Les dictionnaires nous disent seulement que le mot *cabane* veut dire "petite maison" dans ses origines latines puis italiennes et provençales. C'est une assez maigre moisson de renseignements, assez dense cependant pour contenir tout un programme : celui de la *maison*.

L'approche géopoétique de Kenneth White cherche à atteindre "une façon dense d'être au monde"¹. C'est là le projet géopoétique dont il dit un peu plus loin : "Nul *imaginaire* là-dedans, mais un sens de la magnitude du monde et une perception fine des choses". Certes, pour l'enfant, l'imaginaire peuple l'entreprise qu'est la construction d'une

¹ Kenneth White, *Une stratégie paradoxale*, Presses Universitaires de Bordeaux, 1998, p 147.

cabane. Mais la cabane est un pont entre cet imaginaire, ce *moi*, et la magnitude du monde. Construire une cabane, en avoir le désir, puis le projet, enfin l'accomplir, suppose aussi *une perception fine des choses*. C'est une situation géopoétique et c'est à ce titre que nous nous y intéresserons.

La cabane, parce qu'elle est la première confrontation de l'enfant avec l'art d'édifier, n'est pas un acte ordinaire. Il est même unique parce qu'en général il ne se reproduira plus la vie durant. Dans nos sociétés le pouvoir de construire sera délégué à d'autres et nous verrons que là réside, en grande partie, une *perte*. C'est la perte de la *poésie* dont parle Heidegger, cette "poésie (qui est) la puissance fondamentale de l'habitation"².

Il est des cas où nous rencontrerons cependant des versions de la cabane dans lesquelles nous reconnaissons une liberté, une invention, une négociation avec le site qui rattachent ces constructions aux cabanes de l'enfance. Ce sont par exemple les constructions des chasseurs sur les marais, ou les palombières. L'adulte renouvelle là l'expérience de l'enfance, celle du territoire. Il doit se fondre dans un paysage, mais pas simplement au plan de l'intégration visuelle. Il doit aussi maîtriser les sons et toutes les manifestations de sa présence. Il doit avoir *une perception fine des choses*.

D'autres interprétations de la cabane peuvent être trouvées dans les *favellas*, *bidonvilles*, *abusivo*, toutes ces architectures vernaculaires contemporaines qui constituent ce que l'on nomme maintenant le *secteur informel* de la construction. Notons ici que leur étude montre qu'ils sont loin d'être dépourvu de *forme*. Dans ces derniers cas, la *ressource*, le gisement de matériaux n'est plus la forêt et les végétaux qu'elle apporte, mais d'autres matériaux disponibles sur le site : la "forêt" de ces cabanes là, c'est la grande ville et ses rebuts. Mais le point commun à tous ces exemples de cabanes est l'absence de codes, de contraintes. La pure invention est requise, légitime, obligatoire. Les groupes évoqués ici, que ce soient les chasseurs ou bien les populations que l'urbanisation des sociétés pousse loin de leur village, sont certes dépositaires de traditions constructives mais le contexte (économique, culturel, etc.) de ces édifications est tel qu'il éclate ces traditions et les oblige à se *recomposer* à chaque fois en fonction de données locales (ressources, matières disponibles, capacités personnelles des autoconstructeurs). Par là s'insinue *l'invention*.

Quelles sont les pistes qui s'offrent à notre exploration de l'univers des cabanes ? Pour répondre à cette interrogation (et d'un point de vue méthodologique), il faut aller voir dans plusieurs directions. Il s'agit sans doute d'un premier débroussaillage et il faut tracer plus avant

² M. Heidegger, "...l'homme habite en poète", *Essais et conférences*, Gallimard, Paris, 1958, p 244.

dans ces directions et sans doute en ouvrant d'autres.

Les architectures populaires.

Il y a en premier lieu la question **des architectures populaires**, de toutes les architectures populaires, qu'elles soient contemporaines ou traditionnelles. Leur étude ouvre un premier champ, un premier corpus d'objets disponibles.

Dans cette catégorie, considérons les cabanes de montagnes, liées aux activités des hommes. Si elles ont bien le caractère de *petites maisons*, la liberté d'invention de la cabane de l'enfant a disparu. La cabane de montagne est devenue un *type* diront les théoriciens de l'architecture, ses caractères en sont stabilisés et codifiés par *une tradition constructive*. L'empirisme, cette lente sélection des caractères qui s'avèrent *utiles*, n'est pas tendu vers l'invention mais vers la reproduction-adaptation du type à des situations changeantes. (d'une façon générale, on peut dire que dans les architectures populaires c'est la tradition qui tient lieu d'architecte).

Pourtant leur exploration nous intéresse car ces architectures entretiennent avec le milieu (le site, ses matériaux mêmes, ses ressources, le climat) une relation très étroite. On peut même regarder ces formes comme un réarrangement local de la mince croûte terrestre qui leur tient lieu de support³.

La cabane est l'objet le plus simple d'accès dans lequel se rencontrent la créativité, l'expression du constructeur, et les éléments de la géographie (végétation, climats) qui vont être la matière même de l'objet, influencer sa forme, sa façon de s'adresser à un site précis. Les cabanes des Pyrénées aragonaises sont en pierre, des schistes ramassés sur le site même. Elles sont adossées à une pente de terrain afin d'avoir un palier d'accès au rez-de-chaussée et un autre au premier niveau. Elles s'ouvrent vers l'Est et offrent à l'Ouest, direction des vents froids, une façade aveugle. Les pierres des murs sont hourdées avec la terre du lieu. Le toit est couvert de lauzes posées sur un lit de terre. On peut habiter la pièce du haut, le bas étant une réserve. Les granges de haute Ariège, du haut Béarn montrent une même imbrication à la topographie, à l'inclinaison du versant exposé au soleil. Mais ici les vents dominants n'ont pas la même direction qu'en Aragon et les granges ne s'ouvrent donc pas sur le même côté. Topographie, direction des vents et des pluies, toutes ces données du cosmos sont lisibles dans ces architectures. De telles cabanes sont comme une prolongation de la géographie. On peut en dire autant de

³ J.-P. Loubes, "Architecture et Géopoétique", in *Géopoétique et Arts Plastiques*, Textes réunis par Franck Doriac et Kenneth White, Publication de l'Université de Provence, Aix en Provence 1999, p 131.

toute architecture vernaculaire. Pour ces constructeurs anonymes, “le cosmos est un beau poème concret”⁴. La cabane a ceci de particulier qu’en elle demeure réduite la distance entre l’homme-habitant et le monde. Elle est par là même une *figure géopoétique*.

L’étude des architectures vernaculaires traditionnelles ou contemporaines apparaît comme un chantier à ouvrir, comme un projet dans ce *champ du grand travail*, pour éclairer la relation entre architecture et géopoétique. Il est largement engagé sous le nom d’ethnoarchitecture. Cette entreprise prend la forme d’une collecte, amorcée pour ce qui nous concerne, voici deux décennies⁵. Il ne s’agit pas de contribuer à une collection mais de se donner les moyens (employons encore ici le mot de *méthode*) pour accéder à *une pensée dense de la terre, une expérience des lieux*. Ce que Kenneth White fait à travers ce qu’il nomme “des *livres-itinéraires* ou des *livres-résidences* qui consistent à explorer un territoire, à vivre un lieu”, nous le faisons par la pérégrination d’architecture.

Si elles témoignent du monde qui les entoure, les constructions populaires témoignent aussi des cultures locales (niveau technique, cosmogonies, représentations et croyances)⁶ et par là même des hommes qui les produisent. Si elles ne disent pas toujours l’homme individuel, c’est parce que celui-ci s’exprimait à travers la culture du groupe, ses croyances et ses règles. Ces constructions sont des objets anthropologiques, des textes (architextes) ou l’homme est inscrit autant que le lieu. Cette considération fonde cette autre piste qu’est **l’approche anthropologique** de l’architecture⁷.

Ces *expressions les plus complètes des cultures humaines* que sont les architectures (traditionnelles, populaires ou ordinaires), peuvent être regardées comme *des formes pratiques du rapport au monde*⁸. Rapport au monde établi par les hommes qui les édifient. Interface entre eux et le monde. Témoignages de leur génie, de leur capacité à élaborer une culture, à énoncer l’idée qu’ils se font d’eux-mêmes et de leur place dans l’ordre de la création, et en même temps, interprétation de leur environnement, de leur rapport au site proche, à la terre, à la *géographie*.

De la cabane à l’architecture.

⁴ Dom Sylvestre Honedard, cité par K White dans “Une stratégie paradoxale”, Presse Universitaire de Bordeaux, 1998

⁵ JP Loubes, *Archi Troglo*, Ed. Parenthèses, Marseille ; 1994, *Maisons Creusées du Fleuve Jaune*, Ed. Créaphis, Paris, 1989 ; *Architecture et Urbanisme de Turfan*, Ed. L’Harmattan, Paris, 1998.

⁶ Cf par exemple Mircea Eliade qui nous montre que toute maison est une représentation, au sol, de la cosmogonie. Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*.

⁷ J-P.Loubes, “Espace et géopoétique”, in *Le monde Ouvert de Kenneth White*, Presse Universitaires de Bordeaux, 1995. Textes réunis par Michèle Duclos, p 117.

⁸ Georges Amar, “Du surréalisme à la géopoétique”, *Cahiers de géopoétique N°3*, Genève, Éditions Zoé, 1992.

Dans ce tâtonnement exploratoire dont nous avons dit qu'il nous tenait lieu, dans un premier temps, de méthode, nous choisissons maintenant de nous intéresser à **la cabane**. Parce qu'elle est *une forme pratique du rapport au monde*, une des plus simples, *premières*, elle constitue un objet privilégié pour explorer ce rapport du *moi* avec le *monde*, du *dedans* avec le *dehors*. Nous voici au cœur de la question de la géopoétique.

La géopoétique invite à un déplacement du propos de la poésie, à un décentrement, vers plus de sensibilité au *monde*, et un peu moins de sensiblerie au *moi*. Cette prise de distance n'est pas une fin en soi mais une voie pour une poésie plus aérée, plus résistante au discours social, "une pensée dense de la terre, une expérience des lieux"⁹. Je trouve chez Kenneth White cette note qui illustre cette question du *dedans* et du *dehors* : "...Newton ne s'intéressait qu'au monde extérieur, à l'exclusion du monde de l'homme. Par ailleurs, plus tard, Freud devait s'intéresser seulement au monde intérieur de l'homme à l'exclusion du cosmos"¹⁰. C'est vers Newton qu'il faut faire glisser la pensée contemporaine. "...disons clairement une fois pour toutes que la poésie de la personne appartient au passé"¹¹.

Ces considérations sur la géopoétique peuvent se continuer par la mise au point suivante sur la prééminence du *topos* (région, lieu) en regard des "pauvres et fluentes situations sociales" (Bachelard dans *Poétique de la rêverie*, cité ici par White) : "Il ne s'agit pas là d'un thème pour les piétistes du terroir ou les nostalgiques du localisme identitaire, ni de quelques plates "poésies" (la seule qui a cours dans une civilisation sans culture), il s'agit du développement d'une pensée et d'une connaissance que notre civilisation a négligés et qui reste à développer au-delà de l'intime..."

Cette poésie désirée est celle qui comprendrait "...un sens de la magnitude du monde et une perception fine des choses"¹², et qui par ailleurs tenterait de sonder le rapport entre Vide et Monde sensible, ainsi que le précise White dans sa *Lettre à Milarépa*. Il fallait dans un premier temps préciser ces contours de la géopoétique avant d'explorer en quoi la figure de la cabane pouvait permettre d'en explorer l'un des aspects, celui qui dit "au-delà de la personne, un rapport à la terre, *un monde*".¹³

Dedans dehors. Ego et monde. Un autre diptyque peut aussi aider à

⁹ Kenneth White, *Une stratégie paradoxale*, Presse Universitaire de Bordeaux, 1998, p 146.

¹⁰ K. White op cit, p 109.

¹¹ K. White op cit, p 68

¹² K. White op cit, p 151

¹³ K. White op cit, p 201

définir la posture de départ de notre propos : la cabane est à considérer comme une manifestation du *faire*, mais aussi de *l'être*.

Le faire, c'est la construction, la fabrication de l'objet, l'artefact. Cependant, il n'est jamais seulement le témoignage d'un niveau technique, d'une maîtrise de procédés ou de savoir-faire. L'étude des cultures matérielles conduit toujours à la connaissance des mentalités. Elle en est le soubassement. Ainsi par exemple, le propos de l'archéologie, au-delà de son premier objet, *quel était l'habitat de nos ancêtres*, est bien de tenter d'élucider la question : *qui étaient-ils ?* Henri Van Lier identifie trois composantes de l'architecture¹⁴ :

- 1- l'opération de *construction*.
- 2- le phénomène plastique *d'englobement*.
- 3- les fonctions *d'habitation*. Nous verrons avec Heidegger ce qu'il faut entendre par habiter.

Examinons ces trois termes sous l'angle de l'approche géopoétique.

La construction.

Théoricien de l'architecture au siècle des lumières, le père Marc Antoine Laugier (1713-1769) considère la cabane comme un archétype de l'architecture¹⁵. C'est bien la placer dans la perspective de la naissance de cet... au fait, comment doit-on dire ? De cet *art* ? de cette *pratique* ? de cette *production* des cultures humaines ? Dans la cabane, Laugier voit les prémisses de l'art du charpentier. Par là même elle pourrait être considérée comme l'un des archétypes de l'architecture. L'autre étant la *caverne* (on pourrait, ailleurs, développer sur l'aspect phallique de la cabane et l'aspect utérin de la caverne). Selon Laugier, l'explication rationaliste des ordres grecs trouve son origine dans l'image de la cabane. Il orne le frontispice de son *Essai sur l'architecture* (1753) d'une représentation d'un édifice primitif ou l'on voit se mettre en œuvre un premier *arrangement* de branches et troncs élagués, déjà *transformés* par la main de l'homme en vue d'une adaptation à d'autres fonctions mécaniques que celles que la nature leur a données. Dans ce passage de la branche à la poutre ou à la solive, du tronc au poteau, il faut voir la naissance de *l'art de la charpenterie*.

Parce que l'on doit anticiper l'usage futur de la pièce de bois que l'on est en train de préparer, savoir *à l'avance* quel rôle elle remplira dans la construction *future*, quelle fonction sera la sienne dans l'ouvrage à *venir*, nous sommes là dans la problématique du *projet* diraient les architectes. Dans l'économie logique de la construction. Dans la *rationalité en œuvre*.

¹⁴- H. Van Lier, "Architecture-L'espace architectural", *Encyclopaedia Universalis*, 1980, p 298

¹⁵ - Marc Antoine Laugier, *Essai sur l'Architecture 1755, Mardaga, Brussel, 1979.*

C'est ce qui se passe chez le jeune enfant qui découvre la fabrication des cabanes, *la civilisation des cabanes*. Si l'occupation de cet autre archétype de l'architecture qu'est la caverne procède de l'adaptation à une configuration *déjà là*, de la démarche intuitive qui fait sélectionner la cavité favorable, on peut dire que pour le jeune enfant, ou le chasseur, ou le randonneur, *l'édification* d'une cabane est sa projection dans le monde. Une des premières pour l'enfant, la première modification d'un espace qui devient alors un *lieu*. Un lieu constitué. Il y a là un acte de créativité, donc un engagement de l'être. *Habiter c'est être sur terre*.

L'englobement

Mais outre qu'elle est cette *action* première, élémentaire, de modification locale de l'environnement, l'édification d'une cabane est un *enveloppement*. Henri Van Lier parle *d'entourement* et *d'englobement*. "L'espace comme englobement est un phénomène absolument fondamental du point de vue du vivant humain"¹⁶. L'auteur poursuit : "L'englobement est la situation initiale du vivant humain. Celui-ci prend son départ dans une matrice, qui, soit par elle-même, soit par l'intermédiaire du liquide amniotique, établit un contact continu et fermé autour du fœtus. Paradis perdu, la matrice offre au désir son terme permanent". Cette qualité enveloppante de l'espace bâti, autorise bien entendu la référence à la matrice, évoquée ici. Il faut alors parler de l'architecture comme un milieu, qui, "du sein maternel au berceau, à la chambre, à la maison, au quartier, à la ville, à la région," permet "que le vivant continue d'exister dans un englobement sans faille"¹⁷. Mais ce qui nous intéresse ici n'est pas tant ce volume d'air qui colle à notre peau, qui nous prolonge, qui nous continue en quelque sorte, que cette interface qu'il constitue entre nous et le monde. Entre notre substance, notre être, et le dehors.

Revenons à la cabane de Laugier. Il s'agit bien d'une construction. Mais appartient-elle *déjà* au règne du construit (culture) ou procède-t-elle *encore* du règne végétal (nature) ? Si nous admettons une vision de l'architecture où la cabane occupe le premier jalon d'un développement qui conduirait, en fin de processus, au temple par exemple ou à l'architecture élaborée, nous sommes bien en présence d'un acte *premier*. Premier au sens des "arts premiers", ou *primitifs*, avec la force que l'on reconnaît aux créations archaïques toujours chargées de puissance poétique. Ce recours à des expériences premières, consistant à manipuler des objets pris dans la nature et peu transformés, puis à les *arranger* en une *construction* qui elle est création, est l'une des voies importantes du *Land Art*. On pense ici aux gigantesques nids de Niels

¹⁶ - H. Van Lier, op cit.p 298

¹⁷ H Van Lier, op cit p 299

Udo, arrangements de branches tissées entre elles à la manière des oiseaux. Ou encore aux arrangements de pierres de Richard Long. Ce sont des actes élémentaires et s'ils marquent le lieu naturel où ils sont disposés, ils ne sont pas en rupture avec lui, ne le nient pas, ou ne le contredisent pas, mais en *réarrangent* un fragment.

La question du *minimalisme* est posée à travers les exemples issus du Land Art que nous venons d'évoquer. C'est parce qu'elle est minimale que l'intervention du plasticien établit un contact immédiat avec la nature, le lieu. Interface entre l'artiste et le monde, oui, mais d'une minceur telle que l'intervention elle-même, l'œuvre d'art, conserve un peu de la nature des deux ordres dont elle procède, *nature et culture*. C'est cette *justesse*, liée au minimalisme lui-même, qui nous fait retenir ce type d'intervention comme pratique géopoétique. Cette vision, permet, dans ce qui est répertorié comme Land Art, de distinguer les interventions témoignant de cette justesse qui doit quelque chose au minimalisme, à la mise en retrait de l'auteur (ici acteur plutôt qu'artiste), des interventions ou l'expression du moi (ici de l'artiste) s'installe à grande échelle dans la nature qui n'est que le réceptacle de l'œuvre. Dans le premier cas, le but est l'exaltation, la révélation, l'augmentation des qualités intrinsèques du lieu, qualités *déjà là* que l'intervention est censée amplifier. Dans le second cas, le mot Land Art se justifie simplement par la sortie de l'œuvre des musées pour de plus grands espaces que nécessite la mégalomanie du plasticien.

À propos de minimalisme, d'une éthique (et esthétique) du minimum, on pense à Le Corbusier et à ce minimum vital qu'était son cabanon de Cap Martin et dans lequel "homme intègre, il habitait"¹⁸ ; Dans ce minimum vital H. Van Lier voit une invitation à "la masse des mal logés à se satisfaire sans révolte d'un nombre de mètres carrés minimal, c'est la justification d'une carence". Bien plus qu'un tel manifeste, et compte tenu de la personnalité de Le Corbusier, j'y verrais plutôt la manifestation de la parole de Hölderlin "Plein de mérite, mais en poète, l'homme habite sur cette terre".

Posons alors la cabane comme prémisses du bâtir, naissance de l'architecture.

L'habitation

Établissant une distinction entre les divers "modes du bâtir", Heidegger distingue le bâtir "au sens d'*aedificare*" et un second sens, celui qu'il faut entendre dans la parole de Hölderlin "...l'homme habite en poète".¹⁹

¹⁸ R Martin, C. Heitz, "Architecte et société", *Encyclopaedia Universalis*, 1980, p 321.

¹⁹ M. Heidegger, "L'homme habite en poète", *Essais et conférences*, Gallimard, Paris, 1958, p 230

Ce sens d'*aedificare* n'épuise pas l'étendue des sens possibles, qui, nous dit le philosophe, "ne remplissent jamais entièrement l'être de l'habitation. Au contraire, ils ferment à l'habitation l'accès même de son être, dès lors qu'ils sont simplement recherchés et acquis pour eux même. Ce sont alors les mérites qui, justement par leur abondance, restreignent partout l'habitation dans les limites de la culture et de la construction". Si ces "mérites", sont "des conséquences essentielles de l'habitation, ils n'en sont pas la base, encore moins l'acte qui la fonde".

Quelle est donc *la base* ?

Habitation et poésie.

La parole de Holderlin permet à Heidegger de passer au plan de la poésie. Poésie dont il a pris la précaution d'écartier les sens qu'il ne retient pas pour ce mot : "nostalgie stérile, papillonnement dans l'irréel,...fuite dans un rêve sentimental". Non, la poésie n'est pas cela. "*Le poète (Holderlin) va au-devant de pareilles appréhensions en disant expressément qu'habiter en poète est habiter "sur cette terre". Non seulement Holderlin met la "poésie à l'abri d'une erreur d'interprétation facile à commettre, mais en ajoutant les mots "sur cette terre", il nous dirige proprement vers l'être de la poésie. Celle-ci ne survole pas la terre, elle ne la dépasse pas pour la quitter et planer au-dessus d'elle. C'est la poésie qui tout d'abord conduit l'homme sur terre, à la terre, et qui le conduit dans l'habitation*".²⁰

Il fallait donner cette citation dans sa longueur, car cette acception-là de la poésie, cette sensibilité, nous place clairement dans les pas de Kenneth White, dans la poésie de la terre, la *géopoétique*.

Que se passe-t-il quand l'homme élève le regard vers les cieux ? "Le regard vers le haut mesure tout l'entre-deux du ciel et de la terre. Cet entre-deux est la mesure assignée à l'habitation de l'homme" (Heidegger).

Voilà qui situe bien la gravité fondamentale de cette *composante* de l'architecture qu'est *l'habitation*, d'une toute autre nature que l'opération de *construction*, et au-delà du phénomène d'englobement.

Qu'est-ce que l'habitation ? Qu'est-ce qu'habiter ?

".....habiter, c'est-à-dire être sur terre"

Dans la première partie de son essai, "Qu'est-ce que l'habitation ?", Heidegger met en évidence l'étroite relation entre *être* et *habiter* : "...la condition humaine réside dans l'habitation, au sens du séjour sur terre des mortels"²¹ ou encore : "Habiter est la manière dont les mortels sont sur terre".²²

²⁰ M Heidegger, op cit p 230

²¹ M Heidegger, "Bâtir habiter penser, *Essais et Conférences*, Gallimard, Paris 1958, p 176

²² M Heidegger, op cit, p 175

Il avait auparavant précisé : “que veut dire alors *ich bin* (je suis) ? Le vieux mot *bauen* auquel se rattache *bin*, nous répond : “*je suis*”, “*tu es*”, qui veulent dire : j’habite, tu habites. La façon dont tu es et dont je suis, la manière dont nous autres hommes sommes sur terre est le *buan*, l’habitation”. Nous mesurons par là qu’être homme veut dire être sur terre comme mortel, c’est-à-dire habiter”.

Regardons alors la cabane comme manifestation première de l’habiter, l’habitation comme action, et non seulement comme *logement*. Heidegger marque toute la différence. Ayant signalé que “le mot du vieux-haut-allemand pour bâtir, *buan* signifie (aussi) habiter” il précise encore le sens du vieux mot “*bauen* (bâtir) à savoir habiter” : “Mais *bauen*, habiter, c’est-à-dire être sur terre...”

“l’homme est pour autant qu’il habite”

L’édification d’une cabane est la première manifestation de cette volonté d’habiter, manifestation de l’être, une des manifestations les plus importantes et structurantes dans la vie de l’enfant. Car s’il est d’autres manifestations de l’être, comme la parole, le refus, celle-ci, la cabane est spectaculaire, elle est visible ; elle a une existence hors de l’individu lui-même, elle n’en est pas une production seulement sonore, éphémère, périssable, mais une création stable, matérialisée. C’est une projection de l’être vers le dehors, par le moyen d’un réarrangement des fragments de la nature, du lieu, que sont les troncs et branches, les pierres relevées sur le site. Elle manifeste une volonté extérieurement visible, un savoir-faire, une prise de possession du territoire par un arrangement d’objet qui, s’il ne tient pas nécessairement du *projet* (acte identifié, défini, descriptible *avant* sa mise en œuvre), relève au moins de la manifestation de son propre savoir-faire.

Voulant montrer que le fait d’habiter participe du “séjour parmi les choses”, Heidegger parle “d’accomplir l’habitation”, “Habiter... c’est toujours déjà séjourner parmi les choses”.

Si la caverne, la grotte, sont un lieu déjà constitué, déjà là, la cabane crée un lieu dès lors qu’elle est là. Et si l’on fait un parallèle avec les considérations de Heidegger sur les ponts²³, (le *lieu* n’existe pas avant l’édification du pont) on peut dire que de la même manière, “le lieu n’existe pas avant la cabane”.

Si la réalisation d’une cabane, outre qu’elle montre un savoir faire, est aussi l’acte de poser des limites (entre intérieur et extérieur, entre haut et bas), Heidegger fait ressortir que “la limite n’est pas ce où quelque chose cesse, mais bien, comme les Grecs l’avaient observé, ce à partir de quoi quelque chose commence à être”. Ce sont ces opéra-

²³ M. Heidegger, op cit, p 176..

tions (pose de limites, expression d'un savoir faire et modelage de l'espace qui en résulte) qui font un lieu. *"Il s'ensuit que les espaces reçoivent leur être des lieux et non de l'espace"*. Comme le pont jeté entre deux rives du fleuve détermine un lieu qui n'était pas là *avant*, c'est *l'objet cabane* qui fait un lieu, qui constitue un espace en lieu. La cabane, parce qu'elle va faire que maintenant, il y a un dessus, il y a une paroi entre deux portions d'espace, confère les qualités de lieu à ce qui n'était qu'un fragment d'espace.

Heidegger précise, "Les choses qui en tant que lieu "ménagent" une place, nous les appelons maintenant par anticipation des bâtiments".

Le Quadriparti.

D'un point de vue anthropologique, nous dirons que la cabane contient tous les sens que l'homme place dans l'action *d'édification* (bâtir) et dans celle *d'habiter*.

Un tel point de vue est implicite dans la phrase : "...la condition humaine réside dans l'habitation, au sens du séjour sur terre des mortels".

Ceci est explicité de la manière suivante : "Mais "sur terre" déjà veut dire "sous le ciel". L'un et l'autre signifient *en outre* "demeurer devant les divins" et impliquent "appartenant à la communauté des hommes". Les Quatre : la terre et le ciel, les divins et les mortels, forment un tout à partir d'une Unité *originelle*". C'est ce que Heidegger appelle le Quadriparti.

Ces choses que sont les *lieux* accordent une place au Quadriparti. Les lieux constitués procèdent de cette quadruple nature. Ils sont peuplés par la terre, le ciel, les divins et les mortels. Heidegger dit *qu'ils y sont admis*.

"Ménager le quadriparti : sauver la terre, accueillir le ciel, attendre les divins, conduire les mortels, ce quadruple ménagement est l'être simple de l'habitation". C'est là une façon de dire aussi le contenu anthropologique de toute architecture, de la cabane rustique à la maison savamment construite. Si nous voulons rassembler cela en une formule forte qui rappelle celle de Levi-Strauss, en substance : "il y a somme toute, assez peu de différence entre un chasseur du néolithique et un professeur au Collège de France", nous dirons qu'il n'y a pas, de ce point de vue, de différence fondamentale entre la cabane et le Palais du Souverain.

Une conférence donnée par Kenneth White à l'École d'Architecture de Bordeaux en 1995 s'intitulait "Du palais des Doges à une isba en

Sibérie”. Elle s’appuyait notamment sur les deux essais de Heidegger datant de 1951 et évoquées plus haut : “Bâtir, habiter, penser” et “L’homme habite en poète”.

De la relation du lieu et de l’homme. Cabane et géopoétique.

“Dans l’être de ces choses en tant que lieu réside le rapport du lieu et de l’espace, réside aussi la relation du lieu à l’homme qui s’arrête en lui”²⁴

Dans la conférence citée plus haut²⁵, Kenneth White concède faire à cette occasion dans le champ de l’architecture, ses “premiers pas dans le domaine”. Ce n’est donc pas dans un discours spécifique sur l’architecture, du moins pas encore, qu’il faudra chercher chez White une réponse claire à notre question du début de cet essai : qu’est-ce qu’une approche géopoétique de l’architecture ? La *figure de la cabane* nous paraît toutefois appropriée à l’exploration de cette question, soit en tentant de voir ce que White en dit, soit plus indirectement en questionnant cette figure par quelques aspects de son travail sur la géopoétique.

Dans cette même conférence, K.White dit : “Comme tout un chacun, j’ai eu ma période grotte, ma période caverne. Par la suite, il m’est arrivé, comme à tout enfant élevé dans un contexte où cela est possible, de faire de l’architecture rudimentaire, en construisant des huttes avec des branches dans la forêt, ou des cabanes avec des caisses à hareng sur le quai d’un port de pêche - par la suite, j’ai laissé la chose aux professionnels”.

Voilà un parcours qui n’est pas perçu comme exceptionnel, puisque “tout un chacun” semble l’avoir fait. Nous y retrouvons ces deux jalons, ces deux *archétypes* (un mot que White n’aime pas beaucoup), *la caverne* et *la cabane*. Il y a aussi dans cette phrase, la fin de ce parcours, qui intervient un jour, le jour où l’on laisse la chose aux *professionnels* et là meurt la poésie. Est-ce là la fin de l’initiation ? La fin de cette *civilisation des cabanes* qu’est l’enfance, l’enfance de ceux qui ont eu la chance, dans les talus, les chemins creux, dans les couverts d’une forêt, sur les quais d’un port où traînaient des caisses de harengs, de pouvoir arranger des branches, des planches, d’édifier, de construire, mais surtout *d’habiter* ? De commencer à véritablement habiter le monde, par ces constructions, qui, en même temps qu’elles étaient nôtres, plus qu’une initiation à la propriété dont nous ignorions tout, nous prolongeaient, nous représentaient à l’extérieur.

À l’extérieur c’est-à-dire dans le monde. Car la pire des atteintes qui pouvait nous affliger c’était de voir un matin une cabane détruite par

²⁴ M. Heidegger, op cit, p. 184

²⁵ K. White, “Du Palais des Doges à une isba en Sibérie”, *Cahiers d’Architecture comparée* N°2, École d’Architecture de Bordeaux, 1996.

une bande rivale. Cette destruction nous atteignait, comme elle aurait atteint un prolongement de notre personne. Une atteinte à notre empire sur le monde.

Mais ces cabanes, si nous les avions faites, si, parce qu'elles étaient nos premières vraies créations étaient une partie de nous même, elles laissaient le monde nous parvenir à travers l'épaisseur de leur structure. Leurs parois n'étaient pas étanches au monde. Le matériau même de ces parois procédait *visiblement* du règne végétal, emprunt direct et immédiat à la *nature* et au lieu, en même temps que, parce qu'il était arrangement, il procédait aussi d'une *culture* constructive naissante, donc d'une rationalité. En même temps qu'elles étaient censées nous protéger, car elles étaient châteaux imprenables, elles étaient pénétrées par les embruns du large, pleines d'odeurs de hareng, ou de foin coupé, les résines odorantes des branches sectionnées nous coulaient dessus. Les coups de scie ou de couteaux, les entailles du bois libéraient une odeur. Ces citadelles imprenables ne nous séparaient pas des respirations du monde. Les béances dans l'assemblage maladroit des lattis n'avaient rien à voir avec le degré de protection qu'elles nous procuraient. Il arrivait même que les souffles du dehors, emportent ces architectures imparfaites, nous empêchant d'oublier, si toutefois cela avait été possible, *l'étroite dépendance* vis-à-vis des éléments.

Mais justement, était-ce là déjà des architectures ? C'était, avant la technique, avant les rudiments des sciences de la matière, une sorte de recherche pure, une exploration. C'était aussi une découverte de ses propres possibilités, comme apprendre à marcher ou à monter à vélo. Il n'y avait pas encore *projet*. Celui-ci naissait en *faisant*. C'était une expérimentation. Si une branche cassait, la seconde était choisie plus forte. On découvrait, on s'installait dans le monde, on commençait à *habiter*.

Tout cela ne durerait pas. Vingt ans plus tard en École d'Architecture, on se proclamerait *anarchitecte*, trop amer de comprendre, de mesurer tout ce qu'on avait désappris. Désormais on calculerait, on ne prendrait plus *la mesure de la poésie*, mais on se courberait sur des instruments de mesure, plus tard sur des écrans. On était là pour *régulariser* (plier à une règle) nos rêves, géométriser leur forme.

Comme celle des Incas, la civilisation des cabanes était périssable.

Car nous étions alors dans la poésie, enveloppée par elle. Même si nous ne le savions pas. Même si *l'École* en ce temps-là nous avait égarés sur de fausses pistes. Quels efforts il faudrait, plus tard pour "restituer à ce mot fondamental qu'est le mot *poésie* toute sa force, toute sa poten-

tialité d'inspiration et de rayonnement !"²⁶. La pensée se déployait dans l'espace. La pensée était spatiale comme jamais plus elle ne le serait. La cabane était le *médiateur* vers cela. Pouvons-nous retrouver cette manière d'habiter le monde qui était celle des constructeurs de cabanes ? Ou devons nous nous contenter d'habiter un logement ? Heidegger s'interrogeait : "Un renversement de (notre) façon non poétique d'habiter nous atteindra-t-il et quand ? Nous ne pouvons l'espérer que si nous ne perdons pas de vue ce qui est poétique."

Cette potentialité de la cabane à être ce moment privilégié dans *l'habitation* de l'homme pourrait sans doute se prolonger dans *la maison*, certainement pas dans ce que nos sociétés appellent *le logement*, mot qui réduit l'habiter à une *fonction* bien délimitée. Dans une maison, l'homme *habite* la terre, le monde, le cosmos, c'est-à-dire *est sur terre*. Dans un logement, l'homme habite un logement.

Citons Kenneth White évoquant Bachelard (*Poétique de l'espace*) : "Envers et contre tous, écrit Bachelard magnifiquement, la maison nous aide à dire : je serais un habitant du monde, malgré le monde".

Peut-on dire que la cabane est la première, peut-être la *seule œuvre d'art* que l'enfant constructeur produira ? Le contexte de sa fabrication est propice à cela par son côté ouvert, totalement ouvert, puisqu'avant les codes, avant le bon goût, avant l'auto-censure, avant la culture, *l'asphyxiante culture*²⁷.

"Ce qui distingue le poème de l'objet utilitaire, du produit fini (y compris le produit fini esthétique), n'est-ce pas justement le fait qu'il ouvre plus sur le tout (ou sur le vide, cela revient au même) ? Ce n'est donc pas le fini, le parfait, qui distingue l'art, mais *l'ouvert*... On se met alors à rêver d'une architecture qui tout en étant solide et dense, serait ouverte sur le tout"²⁸.

"...c'est en termes de biologie, de cosmologie et de poétique que j'aimerais "discourir" plutôt qu'en terme anthropo-mythologiques" précisait encore Kenneth White dans un échange de correspondances. Je crois que j'ai dû lui faire remarquer que je tenais quant à moi, dans cet *architexte* qu'est toute architecture, à garder les contenus anthropo-mythologiques, car par eux passe aussi cette *ouverture*.

Reprendre le *programme* de l'architecture au moment de son développement représenté par la *cabane*, le continuer par la *maison*, et surtout pas par le *logement* dans le sens de l'empilement qu'on lui connaît de nos jours, peut certainement être une voie pour une approche géopoétique de l'architecture. Comme il le fait habituellement pour expliciter

²⁶ K. White, "Du Palais des Doges à une isba en Sibérie", *Cahiers d'Architecture comparée* N°2, École d'Architecture de Bordeaux, 1996.

²⁷ Jean Dubuffet, *Asphyxiante culture*, Les éditions de minuit, Paris, 1986.

²⁸ K White, op cit

sa pensée, pour lui donner à la fois précision et ouverture, K. White s'appuie sur d'autres défricheurs de son espèce. Il rappelle des propos de Giacometti :

“Et qu'est-ce exactement essentiellement que la poésie ? C'est la “recherche d'unités”, c'est la “création d'une synthèse entre le monde extérieur et soi, soi et le monde extérieur recréé dans un troisième objet qui est une synthèse”. La création de telles synthèses sera toujours le fait de minorités, voire d'individus solitaires. Mais c'est une synthèse de plus en plus grande (“la synthèse qui contient le plus du monde extérieur et d'une cervelle, comme des synthèses des cervelles précédentes”) qui pourra peut-être transformer le cours général des choses”. De ce troisième objet, témoignage de la rencontre du monde extérieur et du moi, la cabane est la figure la plus claire. Peut-elle être réintroduite dans l'architecture ?

Des courants de l'architecture contemporaine tentent de s'attaquer à cette question. Je vois ces possibles développements de la *cabane* dans *la maison sur la dune* de l'architecte J.Ph.Vassal, ou dans une réalisation très publiée, *l'immeuble qui pousse*, d'Édouard François²⁹ à Montpellier, ou encore dans les architectures nordiques de Sverre Fehn. “L'immeuble qui pousse” pourrait même être considéré comme la *figure moderne* de la cabane ou *comment introduire une palombière dans son appartement*.

La relation avec le lieu constitue le développement principal de ces réalisations. Comment se tisse cette relation n'est pas mystérieux et peut être analysé et précisé. Les *procédures* paysagères et architecturales peuvent être décrites. Les transparences ménageant des correspondances extérieur-intérieur, les choix de matériaux dont les textures et les vibrations s'impriment sur le paysage fait de bruyères, du tronc des pins, du métal de l'eau des lacs landais, des ciels atlantiques, toutes ces correspondances qui ne passent pas nécessairement par la voie du mimétisme peuvent s'apparenter aux moyens du land-art. Elles mettent en jeu la question du *langage poétique*, bien au-delà du seul langage plastique ou constructif qui n'en sont que certains des moyens.

Organiser l'analyse de ces projets et leur confrontation est une des suites de ce travail, une contribution à la compréhension de ce que pourrait être une démarche géopoétique pour le projet d'architecture. Il y a là un chantier où se dessine un possible renouvellement de l'architecture contemporaine.

²⁹ AMC-Le Moniteur architecture, N°108, Juin-Juillet 2000.

Marc-Antoine LAUGIER
Frontispice de *l'Essai sur l'architecture*
(fragment) de l'édition de 1755
"Ne perdons pas de vue notre
petite cabane rustique"



BIBLIOGRAPHIE

- AMAR G., 1992, "Du surréalisme à la géopoétique", in *Cahiers de géopoétique*, N°3, Genève, Editions Zoé.
- DUBUFET J., 1986, *Asphyxiante culture*, Les éditions de minuit, Paris.
- ELIADE M., 1965, *Le sacré et le profane*, Gallimard.
- HEIDEGGER M., 1958, *Essais et conférences*, Gallimard, Paris.
- LOUBES J-P., 1999, "Architecture et géopoétique", in *Géopoétique et Arts Plastiques*, Textes réunis par Frank Doriac et Kenneth White, Publication de l'Université de Provence, Aix en Provence.
- LOUBES J-P., 1995, *Espace et géopoétique*, in *Le monde Ouvert de Kenneth White*, Textes réunis par Michèle Duclos, Presses Universitaires de Bordeaux, 1995.
- LAUGIER M.A., 1979, *Essai sur l'Architecture*, Mardaga, Brussel.
- WHITE K., 1998 *Une stratégie paradoxale*, Presses Universitaires de Bordeaux.
- WHITE K., 1982, *La figure du dehors*, Grasset, Paris.
- WHITE K., 1987, *L'esprit nomade*, Grasset, Paris.

Travaux de la Société d'Écologie Humaine

Directeur de la Publication : Nicole Vernazza-Licht

Déjà parus :

L'homme et le Lac, 1995

Impact de l'homme sur les milieux naturels : Perceptions et mesures, 1996

Villes du Sud et environnement, 1997

L'homme et la lagune. De l'espace naturel à l'espace urbanisé, 1998

L'homme et la forêt tropicale, 1999

Cet ouvrage trouve son origine dans les XI^e journées scientifiques de la Société d'Écologie Humaine qui se sont déroulées les 25, 26 et 27 novembre 1999 à Perpignan. Elles ont été organisées avec la collaboration des organismes suivants :

- Direction de l'Environnement de la ville de Perpignan
- Équipe DESMID (Dynamiques Écologiques et Sociales en Milieu Deltaïque, CNRS-Université de la Méditerranée, Arles)
- IDEMEC (Institut d'Ethnologie Méditerranéenne et Comparative, CNRS-Université de Provence, Aix-en-Provence)
- Laboratoire Population Environnement, Université de Provence, Marseille

SOCIÉTÉ D'ÉCOLOGIE HUMAINE

Case 71, Université Victor-Segalen/Bordeaux 2

146, rue Léo Saignat

33076 Bordeaux Cedex, France

Les opinions émises dans le cadre de chaque article n'engagent que leurs auteurs.

Ces journées et l'édition de l'ouvrage ont bénéficié du soutien financier de la Ville de Perpignan, de la DRAC Languedoc-Roussillon et du Conseil Régional PACA.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2001

ISBN 2-9516778-1-2

ISSN 1284-5590

Tous droits réservés pour tous pays

© Éditions de Bergier

476 chemin de Bergier, 06740 Châteauneuf de Grasse

bergier@wanadoo.fr

**CABANES, CABANONS
ET
CAMPEMENTS**

**Formes sociales et rapports à la
nature en habitat temporaire**

Éditeurs scientifiques

Bernard Brun, Annie-Hélène Dufour, Bernard Picon,
Marie-Dominique Ribéreau-Gayon

Travaux de
la Société
d'Ecologie
Humaine



2000

Contributions photographiques

| | |
|-------------|---|
| p.15 | B.Brun |
| p.34 | S.Sauzade |
| p.71 à 88 | M-D Ribéreau-Gayon |
| p.89 à 108 | J-P Loubes |
| p.123 à 132 | Y.Brugière |
| p.133 à 144 | C.Meynet |
| p.215 à 230 | L.Nicolas |
| p.231 à 242 | C.Claeys-Mekdade |
| p.257 à 268 | Musée des Arts et Traditions Populaires de Moyenne Provence, Draguignan M.Heller, G.Roucaute, Inventaire Général Collection C.E.M. |
| p.269 à 284 | J-M.Marconot |
| p.303 | B.Chérubini |
| p.337 | G.Lestage |

Les noms des auteurs des photographies couleur apparaissent dans les cahiers séparés :

après page 160 : M.Hladik, M-D. Ribéreau-Gayon, E.Dounias

après page 192 : H.Pagezy, Y.Poncet

après page 256 : A-H.Dufour, L.Nicolas, A.Acovitsióti

après page 320 : A.Dervieux

Photographie couverture (D.Baudot Laksine) : cabanon à Opio

Photographie quatrième de couverture (E.Dounias) : Hutte-grenier tikar en cours de construction à proximité d'un champ de maïs. Les 2 niveaux de la hutte sont bien visibles : lieu de résidence à l'entresol, grenier au second niveau. Cette construction perdure plusieurs années.